

# Ainsi parlait Robert Minder...

## Un document de l'année 1966

présenté par Thierry Feral,  
germaniste, directeur-fondateur de la collection  
« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »  
aux éditions l'Harmattan (Paris)

Professeur au Collège de France, Robert Minder (1902-1980), m'avait fortement impressionné lors de mon obtention du « Prix Strasbourg » en 1966. Certes il n'est pas ici question de reprendre ce qui a été magnifiquement exposé dans le livre collectif dirigé par Félix Lusset (*La Pensée vivante d'un humaniste : Robert Minder*, 1982) ainsi que dans un numéro spécial de la revue *Allemagne d'aujourd'hui* (*Robert Minder : passeur entre deux cultures*, AA 165/2003) où le lecteur trouve, outre des contributions de spécialistes, une bibliographie intégrale de Robert Minder (260 entrées) doublée d'une « chronique de la vie de Robert Minder » par le professeur Manfred Bayer (Iéna). Toutefois, celui-ci commet une petite erreur à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1966 en indiquant (AA 165/2003, p. 151) : « Discours à l'occasion de la remise qui lui est faite du Prix Strasbourg 1966 ». En effet, si Robert Minder a bien, lors de la remise du « Prix Strasbourg » le 1<sup>er</sup> octobre 1966 dans la salle Pasteur de l'université strasbourgeoise, prononcé un discours, ce ne fut pas en tant que récipiendaire du « Prix Strasbourg » mais en tant que simple orateur. C'est ce discours, de haute volée et qui, près d'un demi-siècle plus tard, conserve une étonnante actualité, que je présente ici, tout en incitant à se plonger dans la lecture des deux ouvrages de référence précédemment cités. Je le reproduis à partir de la plaquette *Strassburg-Preis 1966* (Stiftung F.V.S. zu Hamburg, bilingue, 58 p.) qui fut remise au terme de la cérémonie aux vingt-quatre lauréats du Prix (quatre doctorants, vingt élèves allemands et français). À noter que le « Prix Strasbourg », fondé en 1963, fut supprimé dans les années 1990 suite à de récentes enquêtes ayant montré que le créateur de la « Fondation F.V.S. de Hambourg » qui le finançait, l'entrepreneur en import-export agroali-

mentaire Alfred Carl Toepfer (1894-1993), avait étroitement collaboré avec les services culturels de Goebbels et la SS (ce que le professeur Minder ignorait à l'époque de son discours).

## **Robert Minder**

### **L'Alsace face au Prix Strasbourg / Straßburg**

<< On a bien voulu faire à un Alsacien de vieille souche [...] l'honneur de prononcer l'allocution française [...]. Mon sujet est un sujet brûlant, « heies Eisen » : l'Alsace face au Prix Strasbourg-Straburg. L'orthographe et la phonétique de ce titre accusent une diversité troublante : tête de Janus, tournée vers deux peuples à la fois, les conjuguant et les opposant tour à tour. Aux noms propres différents se sont agglutinés des imageries différentes : le soleil de l'histoire n'éclaire pas de la même façon les deux versants. Examinons, à travers le concept de l'Alsace, quelques aspects de la psychologie collective. Pour le Français, l'image de l'Alsace, perdue en 1870, se concrétisait dans un tableau de genre aussi célèbre que mièvre : Rouget de l'Isle chantant la Marseillaise à l'ombre de la Cathédrale. Sur des paroles grandiloquentes et sanguinolentes, un chant unique avait éclo, né d'une faible tête de musicien dans un songe de nuit d'été fiévreux et fantastique. Les échos, les appels, les réminiscences s'y entrecroisaient et soudain se marièrent, fondus dans le bronze d'une époque qui s'était réveillée et dont les pas allaient ébranler l'Univers. L'Alsace, pour les Allemands, c'était autre chose, et l'est peut-être resté pour quelques-uns parmi ceux dont les autocars déversent ici le flot épais et journalier. Dans cette vision, la Cathédrale est encore au centre, mais une Cathédrale exaltée par le jeune Goethe et son ami Herder, qui découvrirent à travers elle la grandeur oubliée du gothique, art soi-disant « urdeutsch », alors que son berceau est l'Île de France, et qui trouvèrent en Alsace une autre source d'inspiration, étouffée en Allemagne même sous le « welscher Firnis » des classes dirigeantes : le langage populaire, la chanson populaire. Erwin von Steinbach, Gottfried von Straburg, les grands écrivains et pamphlétaires de la Renaissance, Grünewald un peu plus tard : autant de maîtres allemands remis à l'honneur, rassemblés sur une « Festwiese » du souvenir aux accents victorieux des « Maîtres-chanteurs de Nuremberg », autre ville libre de l'ancien Saint-Empire. À travers ces image d'Épinal, deux chevauchées fantastiques s'affrontaient ainsi autour de la Cathédrale — en paroles d'abord, puis, hélas, en actes : d'un côté les bataillons sacrés de la « Marseillaise », apportant au monde une liberté qui chez nous même a le plus grand mal à

s'affirmer et périodiquement est brimée ; de l'autre côté, un cortège de héros mi-réels, mi-légendaires, des chefs alémaniques à Barberousse et aux Hohenzollern, tous unis contre l'éternel agresseur français et prêts à mourir pour que vive l'Allemagne, « heilig Herz der Völker » [...]. Le privilège d'une cérémonie comme la nôtre, c'est qu'elle permet la méditation en commun, dans un cadre officiel, de thèmes et mythes collectifs. Privilège impensable avant 1914 comme aussitôt après 1918. L'Université allemande de Strasbourg, si riche en maîtres de haute qualification et de réelle valeur humaine, n'en demeurerait pas moins, globalement, une citadelle de l'esprit germanique quels que fussent la largeur de vue et le courage individuels d'un Knapp, d'un Dehio, d'un Simmel, d'autres encore. On rendait hommage à nos grands ancêtres, mais ces Geiler et Murner, ces Wimpfeling et Fischart et Sebastian Brant, hommes de la Renaissance, devinrent autant de paladins du germanisme, furent intégrés dans un système de pensée qui ignorait l'autre versant de notre histoire, nous parlait des Hohenstaufen, mais supprimait la Révolution et sa libération du paysan et du bourgeois telle que l'ont décrite si admirablement Erckmann-Chatrian, ces Balzac de l'Alsace, nos seuls grands écrivains au siècle dernier. Napoléon fut écarté à son tour et l'anathème jeté sur Paris, ville frivole et décadente — alors que nous connaissions non seulement les « Pariser Plän un Spring », mais aussi un Paris tout différent, celui des artisans et des artistes, de l'esprit délié et du grand souffle humanitaire, du sens de la famille et de l'économie joint à la vivacité du geste et un art de vivre sur lequel nous avons depuis longtemps pris modèle, comme Hambourg sur Londres. Nous nous scandalisions de voir un Goethe, cosmopolite dans l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, transmué en garant du nouvel Empire militaire, alors qu'à aucun moment de sa vie il n'avait demandé le retour de l'Alsace à son pays, comme tant d'autres dès 1813. Et nous riions sous cape en voyant les baisers du versatile étudiant à sa Frédérique devenir, rétrospectivement et symboliquement, le baiser de fiançailles de la Germanie à une Alsace qui se réveillait rougissante et ravie, dans les bras du prince charmant et libérateur. Symbole précaire, qui eût gêné Goethe lui-même, si conscient de sa faute, et eût surpris la vieille femme de Sesenheim, déclarant vers 1820 à un enquêteur : « Eh oui, je l'ai bien connu, ce jeune Allemand, il a courtoisé la fille du pasteur et un beau jour il a disparu et personne depuis ce temps n'a plus entendu parler de lui. » La mémoire collective est coutumière de ces arrangements et de ces grossissements artificiels, comme elle est coutumière d'oublis non moins paradoxaux. Soixante ans après Goethe, en 1831/33, un autre étudiant est venu ici : Georg Büchner, poète génial comme Goethe et comme lui, homme de science et homme politique ; docteur de l'Université de Strasbourg, comme Goethe, et amoureux d'une

Alsacienne, fille de pasteur, elle aussi : symétrie extraordinaire, mais plus extraordinaire encore le fait que personne n'ait juxtaposé, dans la galerie du souvenir, ces deux médaillons de jeunes poètes allemands en Alsace. C'est que Büchner se rangeait alors parmi les poètes maudits : quel professeur de l'époque impériale eût voulu porter au pinacle ce révolutionnaire authentique, auteur d'un appel aux armes, chef de complot, recherché par toutes les polices d'outre-Rhin, qui avait trouvé asile à Strasbourg, et tout en s'y délectant de vieilles chansons populaires, n'en affirmait pas moins que la vraie chanson populaire de l'époque, c'était la Marseillaise ? Une fièvre maligne l'a emporté, à vingt-quatre ans, à Zurich, et les soins de sa fiancée alsacienne n'y purent rien. Elle lui est restée fidèle par-delà la tombe ; hélas, elle l'a trahi spirituellement en détruisant le manuscrit d'une pièce de théâtre, « Pietro von Abano », et ses irremplaçables « Journaux intimes », jugés impies par cette âme candide : « Das hat die Pfarrerstochter ihm angetan ». Tout le monde connaît la strophe finale du soi-disant Volkslied « Zu Straßburg auf der Schanz » : « Das Alphorn hat mir's angetan ». Dans la version originale, le jeune déserteur se jette dans le Rhin, non pas séduit par les sons du cor au soir, mais poussé à bout par les brutalités de son sergent : « Mein Corporal, der gestrenge Mann, ist meines Todes schuld daran ; den klag ich an ». Brentano, poète romantique, a noyé le caporal dans la musique, substitué la vague à l'âme au cri d'un révolté, précurseur de Wozzeck, et fourni aux foules d'outre-Rhin un thème folklorique manipulé. L'Alsacien, fort d'une expérience séculaire, a un instinct très sûr de ces manipulations et une méfiance native à l'égard des phrases. Combien d'entre nous n'ont-ils pas rêvé, dès 1918, de réunions dans le genre de celle d'aujourd'hui, d'une libre confrontation des points de vue, de discussions passionnées et justes. L'euphorie d'une victoire fallacieuse ne s'y prêtait pas. Avec mon maître Edmond Vermeil, j'en ai fait l'expérience vers 1925 encore. La devise au front de l'Université était restée : « Litteris et patriae ». Elle était plus universelle, malgré tout, que celle du bâtiment de l'Université de Fribourg : « Dem ewigen Deutschtum ». La patrie, chez nous, avait changé de nom, et la brasserie des étudiants, de « Germania » était devenue « Gallia » : cela ne résolvait pas tous les problèmes. L'Alsacien, même en parlant le français, découvrit alors qu'il ne parlait pas tout à fait le même langage. Sa situation à cheval sur deux pays lui avait ouvert des horizons, lui fournissait des points de comparaison, qui n'étaient pas toujours à l'avantage des gouvernants — qu'il s'agît de la gestion municipale, de l'organisation industrielle, de la rationalisation de la recherche et des laboratoires. Que le bachot soit une calamité nationale, nous le pensions à part nous cinquante ans avant que le beau monde ne le clamât à Paris. Mais allez dire cela aux autorités ; la routine et la fatuité des

bureaux sont un phénomène « gemeineuropäisch ». Nous fûmes tous un peu dans la situation de La Bruyère à la cour de Versailles : obscurs mais observateurs. Pas besoin d'aller au théâtre pour y voir défiler les figures du répertoire décrites avec tant de virulence par les grands écrivains : elles évoluaient sous nos yeux — Messieurs les ronds de cuir, les Précieuses, les Fâcheux et le Faiseur, les Corbeaux, l'Avare aussi, figure de proue de la bourgeoisie française, sans oublier le « Miles gloriosus » qui paradait, caracolait, se pavanait et courait tout droit à la défaite, quitte à prendre une revanche éclatante quand Leclerc, du fond de l'Afrique, fonça sur la Cathédrale et sauva Strasbourg du désastre. Le dialogue franco-allemand, possible aux abords de 1930, était rapidement devenu illusion ou tromperie depuis qu'un peuple en désarroi puis en délire s'était donné au faux prophète sanguinaire et que notre province allait bientôt être livrée à ses séides empressés et assassins — les mêmes qui aujourd'hui, au coin du feu, rédigent leurs Mémoires, « Rechenschaftsberichte » où, sur un ton papelard, la lâcheté le dispute au mensonge. Nous voici enfin réunis pour parler en commun de la paix, alors que la paix est de nouveau violée et que d'autres continents sont en feu [...]. Qu'après Verdun et Stalingrad, après Rotterdam et Dresde, Varsovie et Hiroshima, un tel enfer ait de nouveau pu se déchaîner — voilà qui confond l'esprit et fait douter de l'Homme. Cher Monsieur Toepfer, vous qui venez de Hambourg, porte océane de l'Allemagne, vous devez ressentir avec une acuité particulière les dangers que recèle ce nouveau conflit mondial. Ami de la paix, vous avez multiplié les contacts intra-européens [...]. Vous vous êtes tourné avec une sollicitude marquée vers notre ville. C'est très étonnant et très encourageant. Les industriels français, dont le sens du mécénat n'est pas la vertu cardinale, feraient bien, si j'ose dire, de prendre de la graine chez vous. Vous admettez sans doute [...] que St. Michel ou Ste Catherine de Hambourg pâlisent à côté de notre Cathédrale. Nous reconnaissons pour notre part que depuis longtemps, Strasbourg, à côté de votre cité puissante, n'est que le pot de terre à côté du pot de fer. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la grande presse d'ici pour savoir que ce n'est pas la presse d'une grande ville. On rêve d'un Péguy, d'un Romain Rolland, d'un Karl Kraus attachant leur brûlot au flanc de l'entreprise grassement commercialisée dont le quasi-monopole repose sur le principe du nivellement par le bas et dont le langage, dans l'édition allemande des journaux du moins, n'est que trop souvent du petit nègre ; le français ne vaut pas beaucoup mieux. Qu'on n'avance pas ici l'argument de la « Muttersprache », de la langue maternelle sacrifiée et perdue : le concept est fumeux ; abusivement sacralisé par les romantiques, il devint machine de guerre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il est vide de sens à l'époque planétaire où la possession de deux langues est une exigence

sévère mais licite ; des pays entiers, en Afrique comme en Asie, doivent se plier à cette règle s'ils veulent jouer leur rôle dans le cadre de la communauté mondiale. La mise en pratique de l'apprentissage relève de la pédagogie : hélas, tout le monde sait que la pédagogie peut à l'occasion être la chose la plus entortillée qui soit et la plus entêtée dans ses errements. Le narcissisme français est d'autre part trop convaincu de l'irrésistible universalité du génie national pour ne pas prendre à la légère un problème très grave pour les individus et la masse ; des aménagements réfléchis devront être pris au lieu d'être dictés par des considérations politiques à courte vue. Quant à la presse, le phénomène est d'ordre social : regardez la « Bild-Zeitung » de l'autre côté du Rhin. Nos amis allemands ne soutiendront pas qu'elle soit rédigée en allemand et se voileront la face en songeant au succès consternant de cette feuille auprès d'un public installé dans le confort des nouveaux « Gründerjahre ». Les Universités auraient leur rôle à jouer, de part et d'autre, dans le redressement au moins partiel de ces situations, si les Universités n'étaient pas elles-mêmes spécialisées et fonctionnalisées à outrance. Jeunes lauréats, ne soyez pas trop sages ni fonctionnaires trop tôt, même pas et surtout pas dans les organismes internationaux, cela vous gênerait prématurément ; osez aller à contrecourant et rappelez-vous que les humanistes alsaciens, s'ils ne furent pas des « Beatles », furent des bagarreurs de l'esprit — sachant dire en latin comme en allemand tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. La sève populaire se retrouve chez eux. Le peuple est réaliste ici, et vif dans ses réactions. Le langage de l'immortel Hummel, porte-faix hambourgeois et porte-parole du général Cambronne là-bas, ne le cède en rien aux savoureuses invectives de notre répertoire qui ont retenti plus d'une fois aussi sur les bords de l'Ogooué : c'est une grande ressource et qui vient à bout de bien des situations. Plein de pugnacité, indépendant, persévérant, tête dure, l'Alsacien est cependant à d'autres égards réservé, voire cauteleux. Sa difficile histoire lui a appris à faire le dos rond et à pratiquer l'art des compromis, trop bien parfois : à force de rechigner mentalement contre les uns et les autres, il se complaît en lui-même et se dispense de proposer des solutions. L'esprit ne souffle pas au-dessus des eaux stagnantes et croupissantes de cette satisfaction de soi. L'autonomisme, justifié dans certaines exigences de décentralisation, mais crispé sur lui-même et miné dès le début par l'étranger, fut ainsi un trompe-l'œil, un feu-follet qui mena aux gouffres du « Gauleitertum ». L'effusion lyrique, l'envolée pathétique sont médiocrement prisées en Alsace, et les grands poètes moins nombreux que les grands sabreurs (la plupart d'entre eux sabrèrent au service de la France en Europe ou dans les colonies). Détail révélateur : le dialecte alsacien ne possède pas de verbe pour dire « je t'aime » et doit recourir

à la périphrase : « Ich hab dich gern ». Pudeur ou platitude — à d'autres d'en décider. On m'objectera René Schickele, grand poète et poète de l'amour : cherchez la mère, elle était Française. Quant à Gottfried von Straßburg, auteur d'un « Tristan und Isolde », inspiré du modèle français, nul n'est fixé sur ses origines, pas plus que sur les origines de la plupart des bâtisseurs de la Cathédrale. D'une manière générale, les lignées puissantes et continues de grands créateurs artistiques font défaut ici. L'auteur de la « Belle Strasbourgeoise », ornement récent du Musée, n'est pas Alsacien, pas plus que Gustave Doré, ni dans un tout autre registre Grünewald et Baldung. Il y a eu Schongauer, il était fils d'immigrant ; il y a par ici, par là des autochtones ; mais il y a avant tout ce fait fondamental que l'Alsace a su être une terre d'accueil, d'intégration sensible et vigoureuse. Placée au carrefour de deux civilisations, elle a rempli le rôle que lui dicte sa situation. Voyez, place de la Cathédrale, du côté de l'œuvre Notre-Dame, la manière délicate dont s'harmonisent les proportions de la maison gothique, de la maison à pignon Renaissance et les courbes élégantes du château des Rohan, dû à Robert de Cotte et à Massol. La coexistence monumentale est inscrite dans les faits, et c'est elle peut-être, Monsieur Toepfer, qui vous a séduit dans notre ville. Bien d'autres y ont été sensibles, des Français comme des Allemands. Je voudrais terminer sur l'évocation de l'un d'entre eux dont le nom n'est plus familier qu'aux historiens de l'art : Ernst Polaczek, assistant du grand Dehio avant 1914 et lui-même auteur d'études pénétrantes et subtiles sur l'art alsacien. Il a quitté notre pays en 1918 ; personne ne l'y a retenu, encore qu'il eût pu se réclamer d'origines tchèques. Lui-même entendait d'ailleurs rester en Allemagne ; mais c'est en Alsace qu'il a choisi sa sépulture. Je ne l'ai pas connu, mais j'ai connu sa veuve dans des circonstances dramatiques lorsqu'en 1942 le pasteur Westphal l'eut tirée d'un camp de déportées juives en transit dans les Pyrénées. Nous avons pu la mettre à l'abri à Grenoble avec l'aide de quelques amis dont Roger-Louis Lévy ; puis ce fut la rafle et la disparition dans la nuit. Roger Lévy, un Strasbourgeois, arrêté peu après, dut son salut à la courageuse complicité d'officiers allemands qui le laissèrent s'évader ; sa mère, tombée entre les mains de la Gestapo, périt dans un camp de la mort. Toujours la vieille expérience alsacienne : l'Allemagne, tête de Janus. La France, elle aussi, a montré plus d'une fois une double face — que l'on songe à 1940 — mais sans les chocs traumatisants de 1871 et du Troisième Reich. Frondeur et ami de l'ordre, épris d'ailleurs d'aisance matérielle, l'Alsacien admire volontiers le dynamisme germanique, source d'un relèvement prodigieux, tout en redoutant l'immense zone d'ombre qui plane sur l'avenir d'un pays déchiqueté. C'est en songeant aux millions de victimes de la barbarie

que le poète Paul Celan a composé sa « Todesfuge » avec le refrain :  
« Der Tod ist ein Meister aus Deutschland » et la strophe finale :

« *Er ruft streicht dunkler die Geigen dann steigt ihr als Rauch in die Luft  
Dann habt ihr ein Grab in den Wolken da liegt man nicht eng*

[...]

*dein goldenes Haar Margarete  
dein aschenes Haar Sulamith. »*

Ernst Polaczek, lui, repose dans un de nos vieux cimetières avec leurs arbres et leurs chants d'oiseaux, non loin d'une tombe toute fraîche qui m'est très chère, celle de Léon Kien, qui a rendu à la vie musicale strasbourgeoise des services inoubliables. Discrètement, Polaczek est venu se glisser là, fidèle à l'Alsace qu'il avait su comprendre, qu'il avait aimé sans phrases et à laquelle il n'avait demandé rien sinon de le recueillir un jour. Cette histoire très simple fixe le souvenir d'un homme simple et exemplaire — un de ceux qui forment la partie saine du tissu humain et dont l'esprit de bienveillance et de compréhension, de tolérance et d'amour permettent toujours à nouveau au monde de se ressaisir après tant de saignées monstrueuses et de crimes apparemment inexpiables. Notre méditation s'achève ainsi sur une tombe comme il sied dans un pays marqué par tant d'affrontements et de souffrances. Et comment ne pas associer à la tombe strasbourgeoise le souvenir de celle, en terre africaine, d'Albert Schweitzer ? C'est dans un texte de lui que je puiserai la citation finale qui résume l'expérience du grand humaniste de notre époque, accablé souvent par l'incompréhensible cruauté de l'Homme, mais qui osait toujours à nouveau faire confiance à l'Homme. « Il y a — écrit Schweitzer — infiniment plus d'aspiration idéale diffuse dans la masse qu'il n'y paraît tout d'abord, et souvent il suffit d'une étincelle pour l'éveiller. » Le Prix Strasbourg-Straßburg est né, je crois, d'une pensée analogue. C'est dans cet esprit et dans cet espoir que nous l'interprétons en souhaitant aux lauréats des Lycées et des Facultés l'ardeur du cœur, l'esprit de justice, le rire enfin, qui bouscule les faux décors et qui demeure, à travers tant d'épreuves, l'arme secrète de notre ville. La flèche de la Cathédrale s'élance toujours vers le ciel, les jeunes y grimpent par la tempête et la pluie et se moquent des grincheux d'en bas, des éternels « Hans im Schnookeloch », comme s'en est moqué hier l'auteur anonyme de la célèbre chanson satirique. >>

**Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013**  
Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.  
[www.quatre.com](http://www.quatre.com)  
[association@quatre.com](mailto:association@quatre.com)